



HAL
open science

“ De l’Atlantique à l’Océan Indien, îles postcoloniales chez Fatou Diome et Ananda Devi ”

Yves Clavaron

► To cite this version:

Yves Clavaron. “ De l’Atlantique à l’Océan Indien, îles postcoloniales chez Fatou Diome et Ananda Devi ”. Buata Malela, Andrzej Rabsztyn et Linda Rasoamanana (dir.). Les représentations sociales des îles dans les discours littéraires francophones, Paris, Éditions du Cerf, “ Patrimoines ”, p. 189-201, 2018. hal-04046520

HAL Id: hal-04046520

<https://hal.science/hal-04046520>

Submitted on 26 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De l'Atlantique à l'Océan Indien, îles postcoloniales chez Fatou Diome et Ananda Devi

L'évocation de l'île fait surgir, pour le dire avec les mots de Michel Tournier, des « histoires que tout le monde connaît déjà¹ », les îles d'Ulysse, celle d'Achille, de Robinson pour rester plus près de nous ; histoires sur lesquelles se greffent les thèmes du dépaysement, de l'exotisme, du voyage. La nature insulaire d'un lieu est potentiellement variable : « *Ex non insula fecit insulam* » : d'une non-île, il fit une île, dit le quatrain prétendument traduit de la langue utopienne, qui ouvre *L'Utopie* de Thomas More². Le geste fondateur du conquérant Utopus consiste à trancher comme un cordon ombilical l'isthme qui rattachait au continent l'ancienne terre d'Abraxa, instaurant ainsi une césure topographique et temporelle. L'île est effectivement le territoire privilégié de l'utopie comme dans *La Cité du soleil* de Campanella, située à Taprobana (l'actuel Sri Lanka).

Dans le contexte postcolonial, on retrouve à la fois un imaginaire insulaire et un imaginaire continental. Ananda Devi évoque la question de la réception de ses œuvres :

Par rapport aux éditeurs, le même problème se pose : on s'attend à une écriture des îles, comme elle peut être définie pour les écrivains des Caraïbes. Or, pendant longtemps, la part de l'Inde a été très importante dans mon écriture, et les référents culturels, religieux et mythologiques y abondent. On ne pouvait ni me définir en tant qu'écrivain indien, ni en tant qu'écrivain créole³.

Les Caraïbes constituent le modèle des îles paradisiaques pour les Occidentaux et une géographie à la fois poétique et politique pour un écrivain comme Édouard Glissant qui en fait la métaphore d'une parole contre-hégémonique sous les espèces de l'archipel, espace désacré où se déploie la poétique de la relation. De l'île à l'archipel, le passage est aisé : il suffit de multiplier et de regrouper les îles comme dans la mer Égée, « *archipelagos* » de son nom grec, « mer principale⁴ ». Le terme « archipélagique » désigne ce qui relève de la morphologie de l'archipel, terre et eau. L'archipélité, opposée à l'insularité ou à la continentalité, évoque aussi, par syllepse, une forme d'écriture, souvenir de la « parole en archipel » de René Char. Quant à l'Afrique, elle est davantage perçue comme un continent, même si elle inclut une très grande île comme Madagascar. Une île est par ailleurs (tristement) célèbre, celle qui servait de point de départ à la traversée du milieu et à la déportation des esclaves, « sur les côtes de Sénégal, Gorée, l'île au devant des eaux, premier pas de la déraison » écrit Édouard Glissant⁵.

Notre réflexion portera sur deux romans écrits par des femmes, *Pagli* (2001) d'Ananda Devi qui met en scène l'île très connue de Maurice souvent présentée comme un modèle de société pluri-ethnique, tolérante et pacifique – image rassurante d'un paradis pour touristes, et *Le Ventre de l'Atlantique* (2003) de Fatou Diome, qui situe son action dans une île africaine quasiment inconnue, mais devenue célèbre grâce au roman, Niodior, dans le Sine-Saloum, face à la pointe de Sangomar. Ni Maurice, ni Niodior ne constitue une étendue limitée que l'on puisse embrasser d'un seul coup d'œil à une certaine distance – caractéristique habituelle de l'île déserte dans la robinsonnade qui peut correspondre à la tentation poétique du regard totalisant, mais les deux îles sont confrontées aux flux océaniques et intercontinentaux. Il s'agira de voir comment les deux romancières déjouent

¹ Michel Tournier, *Le Vent Paraquet*, « La dimension mythologique », Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1979, p. 189.

² Thomas More, *L'Utopie*, Édition André Prévest, Paris, Mame, 1978, p. 13.

³ Patrick Sultan, « Ruptures et héritages; entretien avec Ananda Devi », *Orées* 1.2 (automne 2001-hiver 2002), <http://orees.concordia.ca/numero2/essai/Lecture%20de%20PAGLI%20corrig.html> (consulté le 11 janvier 2017).

⁴ Sur la notion d'archipel, on pourra se reporter à l'ouvrage de Geroges Voisset (dir.), *L'imaginaire de l'archipel*, Paris, Karthala, 2003.

⁵ Édouard Glissant, *Le discours antillais*, Paris, Gallimard, 1981, p. 18.

les clichés exotiques liés aux espaces insulaires lointains pour construire des représentations sociales et politiques des îles relevant des problématiques postcoloniales dans un rapprochement transnational entre les espaces sénégalais et mauricien, ne serait-ce que sous la perspective d'écritures féminines¹.

Maurice : de l'île paradisiaque à l'île prison

Le nom de Maurice n'est pas mentionné dans *Pagli* qui évoque le toponyme de Terre Rouge, si bien que l'île qui pourrait passer pour imaginaire² si la société mauricienne n'y était reconnaissable, notamment avec son milieu indien, présenté comme très fermé. Ananda Devi fait preuve d'une certaine sévérité à l'égard de la structure sociale insulaire :

Ce que je dénonce ? C'est l'éternelle emprise du « communalisme », c'est-à-dire des divisions d'ordre ethnique, dans cette société, avec son cortège de préjugés, de mépris, d'incompréhension, ou plutôt de refus de comprendre. C'est le fait que, de plus en plus, elle se transforme en une société régie par l'argent et par le culte de la réussite matérielle³

Pagli configure spatialement un lieu où les communautés fermées sur elles-mêmes s'ignorent ou menacent de s'affronter, d'une part, les Créoles, les laissés pour compte de la société coloniale, de l'autre, les Indiens, qui sont des bourgeois parvenus. L'ordre social clivé s'avère répressif, particulièrement pour les femmes, situation qui s'inscrit dans une « poétique de l'espace ceint⁴ » selon Antje Ziethen à propos du roman *Soupir* d'Ananda Devi.

Dialectique de l'ouverture et de l'emprisonnement

L'île peut incarner une forme de fermeture par son ancrage dans un passé ancien, constitué à Maurice par la culture indienne alors que le territoire a été découvert à l'époque moderne. Les lieux ont une épaisseur historique et « Terre Rouge est lourde d'histoires⁵ ». En effet, par leur nature même d'isolats, les îles sont « prédisposées à un rôle conservatoire », à devenir un lieu où s'agglomère et s'entretient la mémoire⁶. Si l'île, parfois dépositaire d'une longue histoire offre une retraite par rapport au monde, elle permet aussi de se lancer dans la quête d'un nouveau rapport à soi-même. L'île est effectivement une entité cosmographique dynamique et paradoxale, « forme fermée, en soi, centripète, posée sur une surface infinie, qui fait basculer le regard vers le non vu par un effet centrifuge », note Louise Benat Tachot⁷. Les îles, « les étoiles de la mer », constituent un véritable axe cosmographique qui génère un double mouvement, d'arrivée et de départ.

Cette dialectique se trouve à l'œuvre dans *Pagli* à travers l'héroïne éponyme, qui condamne la société qui l'entrave et l'empêche de vivre son amour hors de son groupe :

Ce monde était bien trop étroit et maintenant, je le sais, il était sans pitié, je n'avais pas ma place [...] une femme seule qui cherchait un lieu où elle aurait pu se rassembler et redevenir entière et une / ce lieu bien sûr, c'était toi » (P, p. 153).

La vie sur l'île donne le sentiment d'être confiné, limité, pris au piège du fait de l'exiguïté du territoire. La claustration renvoie à la vocation pénitentiaire de l'île, même si Maurice n'est ni

¹ Voir l'essai d'Antje Ziethen. *Géo/Graphies postcoloniales. La poétique de l'espace dans le roman mauricien et sénégalais*. Trèves, Wissenschaftlicher Verlag, 2013.

² Terre Rouge est une localité de la République de Maurice située au nord-ouest de son île principale, l'île Maurice. Elle est située à l'intérieur des terres derrière la Baie du Tombeau et relève ce faisant du district de Pamplémousses.

³ Citée par Patrick Sultan, *La scène littéraire postcoloniale*, Paris, Le Manuscrit, coll. « L'Esprit des Lettres », 2011, p. 47.

⁴ Antje Ziethen, *o. c.*, p. 41.

⁵ Ananda Devi, *Pagli*, Paris, Gallimard, « Continents noirs », 2001, p. 29 (les références suivantes seront données entre parenthèses dans le texte avec l'abréviation P.).

⁶ Michel Mollat du Jardin, « Le front de mer », in Pierre Nora, *Les Lieux de mémoire, III. Les France, I*, Paris, Gallimard, coll. « Nrf », 1992, p. 627.

⁷ Louise Benat Tachot, « De l'île à l'islario », in Eliseo Trenc (dir.), *Au bout du voyage, l'île : mythe et réalité*, Reims, Presses Universitaires de Reims, 2001, p. 83.

Sainte-Hélène, ni Alcatraz. L'île enferme les amants et s'oppose à leurs désirs centrifuges, les murant dans le dispositif narratif circulaire des cris et des invectives de la femme révoltée dont l'aliénation est figurée par la perte de son nom : elle devient « Pagli », la folle.

Mariée à un cousin qu'elle déteste, Pagli ne peut s'échapper du village et ses tentatives d'évasion amoureuse sont punies par la séquestration puis par l'infamie de l'encagement. C'est depuis cette cage aux poules – punition de la femme adultère – que s'élève le chant d'amour, de colère et d'imprécations formant la majeure partie du roman :

Ferm li dan kazot pul !

C'est ce qu'ils ont crié en m'entraînant vers le réduit, à l'arrière de la maison, où ils avaient élevé des poules et qui en gardait l'odeur chaude et fécale. C'est tout ce qu'ils avaient trouvé : enfermer la Pagli dans le poulailler (P, p. 115).

C'est ainsi que Pagli peut crier : « Je suis l'emmurée vivante » ; « Je suis entombée, embourbée, incarcérée en moi-même » (P, p. 147).

Le sentiment carcéral apparaît également dans la description de la maison conjugale : « J'ai la chance d'habiter une maison en béton peinte comme un gâteau de mariage en rose et en blanc... » (P, p. 23-24). La référence au « *gato de lamarye* » évoque une maison clinquante et à la décoration de mauvais goût qui s'oppose à l'humble logis de Mitsy, la femme du pêcheur créole : « C'est une petite boîte de brique sombre entourée d'arbres trop grands pour le jardin » (P, p. 18). Les deux maisons, celle de la pauvre femme et celle de l'employé du gouvernement, opposent deux modes de vie, deux univers culturels.

Claustration, étouffement, solitude viennent redoubler les effets de l'insularité qui semble concentrer et exacerber les effets de la violence sociale. Pagli tente de résister à cette clôture par des transgressions répétées : « J'ai mis le pied en dehors de la ligne, en dehors de la barrière qu'on m'avait dite infranchissable, des lieux clos du quotidien et des êtres sans regard. C'est un pas démesuré et sans retour » (P, p. 79). C'est ainsi qu'elle accorde l'hospitalité à une mendicante, « traitée en intouchable » (P, p. 25) par les gens de la maisonnée, mais reçue comme une reine par Pagli : « Je lui ai servi à manger et à boire dans la meilleure vaisselle de la maison... » (P, p. 24). Sa décision constitue un défi à l'autorité patriarcale, une violente rupture avec la coutume hindoue.

Le moyen pour Pagli d'échapper à l'oppression et à la clôture du milieu insulaire, sera de reconquérir son nom et son identité grâce à une longue lutte et aussi à une réappropriation de son propre corps. Et la révolte passe par une apparente soumission à l'ordre établi. Portant les stigmates de l'exclusion et de l'infamie par le nom qui lui a été donné, Pagli accepte et assume le nom qui la marque au fer rouge : « Une *pagli*, une folle, pourquoi pas ? Ils m'ont donné ce nom et je le prends, puisque je le suis » (P, p. 13). Et la première étape de la révolte est non de refuser mais bien, paradoxalement, d'accepter, voire de revendiquer, dans une posture de défi, le nom injurieux. Par une antiphrase, la *pagli* assume, pour exclure ce qui l'exclut, le nom propre de Pagli. Patrick Sultan¹ montre tout le travail de poétisation accompli sur le signifié dissyllabique Pa/gli, « deux ailes huilées de martins qui m'enveloppent » (P, p. 31), ce qui permet peu à peu à l'héroïne face à ceux qui la « traitent de tous les noms » (P, p. 47) de retrouver son vrai nom, Daya, qui signifie la pitié (P, p. 143).

Retournement des *topoï* exotiques

Le roman d'Ananda Devi semble reproduire et répéter l'euphorie convenue de l'exotisme insulaire et l'exhortation baudelairienne : « Fuir là-bas, fuir » : « Fuir, fuir hors de moi-même » (P, p. 39)

L'évasion prend la forme de l'amour interdit avec le pêcheur Zil qui en vient à représenter la tentation exotique : « Que tu sois continent ou pays ou île, tu as le nom de la terre qui est en toi. Et de la mer qui est en toi » (P, p. 38). La cabane-asile constitue également un cliché des littératures

¹ Patrick Sultan, « L'enfermement, la rupture l'envol : lecture de *Pagli* d'Ananda Devi », art. cité.

exotiques : le couple rêve d'un refuge à deux dans les îles d'Agalega – « îles de brise et de corail, de rochers et d'écumes » : « nous irions nous réfugier dans notre cabane soufflée par le vent¹ » (P, p. 72). Toutefois, on ne trouve pas d'idéalisation et le métier de pêcheur n'est ni embelli ni édulcoré comme dans le chapitre « Thonier » qui montre le dur labeur de Zil et n'entre pas du tout dans le registre pastoral où il constituerait l'équivalent maritime du berger. Quant aux îles d'Agalega, qui ne sont qu'à quelques encablures de l'île principale, elles ne remplissent pas le contrat baudelairien et n'invitent pas au voyage lointain : l'exotisme est dans la proximité. L'utopie de l'île paradisiaque comme laboratoire d'une vie simple, de conservatoire d'un état premier irrémédiablement perdu ou de refuge pour des amants séparés par l'ordre social reste à l'état de rêve que Pagli « garde au chaud » (P, p. 72). Le lieu exotique échoue à se construire véritablement en espace de l'intimité, en « Jonas géographique² »

Ananda Devi déconstruit les codes exotiques en jouant avec les topoï de l'île-paradis et de l'île-prison, ce qui est aussi une manière de déjouer une forme d'idéologie à valeur conservatrice³. Par un jeu paronomastique, le terme français « île » fait écho au prénom créole « Zil » en les assimilant l'un à l'autre : « mon île, mon Zil » (P, p. 87). Ce jeu phonique se prolonge avec le terme « asile » qui réactive le thème de la folie en associant amour et aliénation : « Vous me mettez dans un asile ? Je réponds, souriant de ma plaisanterie, mais je suis déjà à Zil » (P, p. 112) ; « M'emmènent-ils à l'asile ? M'emmènent-ils à Zil ? » (P, p. 114). Il n'y a que peu d'espace entre l'amour et la claustration.

L'auteure postcoloniale Ananda Devi reprend les clichés de l'exotisme colonial qu'elle détourne par l'humour pour reconquérir un espace dont elle avait été dépossédée, sans tomber dans les mièvreries du doudouisme⁴. Elle ne développe pas un discours politique d'aspiration à l'émancipation politique qui, de fait, a déjà eu lieu, même si elle proteste contre l'assujettissement de la femme réduit à l'état d'objet subalterne. L'île devient un lieu où se réalise enfin une identité authentique : « l'île, la vraie, point vert, point de magnificence, point d'interrogation, point de suspension, nous pouvons enfin y être nous » (P, p. 154).

Comme l'observe Frédérique Toudoire-Surlapierre, « Intégrer dans un texte littéraire un schème, un archétype voire une cartographie de l'insularité » revient pour l'écrivain à « proposer une réflexion sur la notion de forme et de configuration en littérature⁵ ». De fait, l'écriture d'Ananda Devi repose sur une poétique de la fragmentation, de la discontinuité que l'on peut considérer comme caractéristique de l'insularité ou de l'archipelité. En témoigne la succession d'isolats narratifs ou poétiques qui se déploient sur la page, un ensemble narratif qui finit par constituer un tissu-texte archipélique, un *textîle*⁶, mais il s'agit sans doute aussi d'une marque de la postmodernité.

L'île de Niodior et les flux de la mondialisation

¹ Nous suivons ici les analyses de Patrick Sultan, « L'enfermement, la rupture, l'envol: lecture de *Pagli* d'Ananda Devi », art. cité.

² Formule de Gilbert Durand, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod, 11^e éd., 1969 (1992), p. 273.

³ À la suite du sociologue Karl Mannheim, nous tiendrons ensemble idéologie et utopie qui partagent une commune « non-congruence » avec la réalité, mais s'opposent assez nettement : la première désigne une « orientation transcendante à la réalité qui simultanément torpille aussi un régime établi » tandis que la seconde, investie d'un rôle de conservation sociale, vise à un *statu quo*. Karl Mannheim, *Idéologie et Utopie* [1929], trad. Jean-Luc Evrard, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2006, chapitre IV, « La conscience utopique », p. 159 sq.

⁴ Le doudouisme est un mouvement littéraire faisant usage d'une représentation convenue, dans la littérature française, de la réalité de la France d'outre-mer, en particulier des Antilles françaises. Il se caractérise par sa propension à ne retenir de ses territoires que leurs manifestations les plus exotiques, retournant au lecteur des descriptions pleines de clichés mais satisfaisantes d'un point de vue métropolitain.

⁵ Frédérique Toudoire-Surlapierre, « Les îles qui venaient du froid. De quelques fondements cartographiques d'une insularité nordique », in Mustapha Trabelsi (dir.), *L'Insularité*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2005, p. 330.

⁶ Terme proposé par Antje Ziethen, *o. c.*, p. 58.

François Moureau envisage la disparition du caractère insulaire par « l'ensablement idéologique, tout aussi efficace que l'autre » : alors, les îles transformées en « morceaux de terre » meurent de « ce cordon ombilical¹ ». Si le caractère insulaire de Niodior est remis en cause, c'est par les flux et les réseaux qui, dilatant l'île, la rattachent au reste de la planète par la mondialisation.

Transatlantique

Avec *Le Ventre de l'Atlantique*², Fatou Diome rejoue la narration fondatrice du négrier³ dans le cadre de la mondialisation, forme nouvelle de l'empire, et du flux global des échanges, principalement l'émigration. L'action se déroule non sur l'île de Gorée, mais sur celle de Niodior, au large du Sénégal, espace insulaire intermédiaire entre l'Afrique toute proche et l'Europe, plus lointaine. « Nichée au cœur de l'océan Atlantique » (VA, p. 51), l'île battue par les flots se trouve ainsi « dans le ventre de l'Atlantique » (VA, p. 109), jetant des lignes de fuite vers l'Europe et l'Amérique. L'île de Niodior devient une « gencive de l'Atlantique » (VA, p. 12) à laquelle s'accrochent ses habitants. « La conscience de l'île présuppose celle du continent⁴ » et, de fait, le ventre de l'Atlantique, réminiscence de la Traite, constitue dans le roman une métaphore filée polymorphe qui représente les relations établies de part et d'autre de l'Atlantique, entre l'île et le continent européen. La métaphore travaille le texte de l'intérieur pour suggérer la difficulté d'un monde à advenir, au sein d'un abîme traversé par des tensions et une violence transatlantiques. Malgré son éloignement, la France semble constamment présente dans la pensée et la vie des personnages, notamment par les flux des hommes (migration économique, migration touristique), les flux financiers entre émigrés et famille restée au pays.

Niodior constitue à sa façon une île-prison : Ndétare, l'instituteur marxiste, Sénégalais de l'extérieur, a été relégué sur l'île de Niodior en raison de ces idées : « C'était lui l'intellectuel, qui avait fini par se trouver une similitude avec ces déchets que l'Atlantique refuse d'avaler et qui bordent le village » (VA, p. 77). Lieu de déportation pour un homme considéré comme dangereux par le pouvoir, l'île de Niodior, espace carcéral malgré soi, rappelle la difficulté des nouvelles nations indépendantes à installer des régimes démocratiques. La fange est sans doute aussi le reliquat d'une colonisation jamais totalement surmontée : « La marée montait. Les vagues de l'Atlantique frappaient, astiquaient la mangrove, mais, malgré leur insistance, elles n'arrivaient toujours pas à donner à la boue l'éclat du sable blanc des rives ensoleillées » (VA, p. 110).

L'île de Niodior pourrait aussi s'inscrire parmi les îles paradisiaques à l'instar des Caraïbes, si ce n'était une pollution persistante, à la fois réelle et symbolique, car l'Atlantique déverse « sa fange sur les bords de l'île » (VA, p. 56). Désormais, en effet, les rives de l'Atlantique sont soumises à une autre forme de commerce, non plus triangulaire, mais nord-sud, des pays industrialisés vers les pays en voie de développement, l'industrie touristique et sa composante sexuelle. De nouvelles cohortes de Blancs débarquent, toujours pour négocier de la chair noire, « un flot de vieux touristes pathétiques, prêts à s'acheter des noces », laissant une souillure indélébile dans des lieux réputés paradisiaques. « L'Atlantique peut laver nos plages mais non la souillure laissée par la marée touristique » (VA, p. 201). Les vagues de l'Atlantique deviennent alors une métaphore des fléaux qui touchent le continent, comme la surnatalité, « ces déferlantes de progéniture » du fait des polygames à « cœur-quadrige » (VA, p. 185).

L'île de Niodior joue avec certains archétypes insulaires sans y adhérer totalement : rappel indirect d'une île tragique, celle de Gorée, l'île sénégalaise peut avoir vocation pénitentiaire sans pour autant être un goulag tropical et ne devient paradis touristique que pour attirer les perversions du tourisme sexuel. Territoire qui n'existe que par ses limites, « l'île est d'abord conscience de l'île »,

¹ François Moureau (dir.), *L'Île, territoire mythique*, Paris, Aux Amateurs de livres, 1989, p. 8.

² Fatou Diome, *Le Ventre de l'Atlantique*, Paris, Livre de Poche, 2^e éd., 2003 (2009) (Les références suivantes seront données entre parenthèses dans le texte avec l'abréviation VA).

³ Voir Aimé Césaire : « Le négrier craque de toute part... Son ventre se convulse et résonne », *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris, Présence Africaine, 1939 (2000), p. 7.

⁴ Jean-Michel Racault, « Avant-Propos », in Jean-Claude Marimoutou & Jean-Michel Racault (dir.), *L'insularité. Thématique et Représentation*, Paris, L'Harmattan, 1992, p. 9.

précise François Moureau, qui voit dans l'île une singularité menacée¹, ce qui est en train de se produire pour Niodior aspirée dans le maelström de la globalisation.

Migrations et *ex-île*

L'île de Niodior se trouve placée au centre des échanges intercontinentaux et les transferts de population, notamment par la question de l'émigration avec « l'homme de Barbès » qui alimente l'économie insulaire par ses envois d'argent et construit une maison dans l'île. Niodior a donc partie liée avec l'exil, l'*ex-île* serait-on tenté de dire, car un mouvement centrifuge anime ses habitants. L'originalité du roman de Fatou Diome réside dans le fait que la relation circum-atlantique qui trouve son origine dans l'île de Niodior se joue sur un autre terrain, celui du football, autre facteur de mondialisation. La relation France-Afrique est donc perçue au prisme du football, mais le héros du roman, Madické, est passionné par l'Italie et le joueur du Milan AC, Paolo Maldini, même s'il doit feindre de s'intéresser aux joueurs français car la France est la seule référence sur l'île (VA, p. 82). Tandis que Madické applaudit aux victoires de l'Italie, ses camarades « atteints du syndrome postcolonial, savourent sans retenue toutes les victoires de l'équipe de France » (VA, p. 221).

La narratrice lit dans les pratiques du football une réactivation de la tragédie du négrier qui arrache ses enfants à leur pays ; c'est pourquoi, elle souhaite déclarer l'année 2002 : « année internationale de la lutte contre la colonisation sportive et la traite du footeux » (VA, p. 242). Pour cela, elle prend pour exemple les déboires des jeunes Africains recrutés par des agents peu scrupuleux. Le football est à la fois un moyen de rejoindre l'Europe en échappant à l'insularité de Niodior et de gagner de l'argent. La tragédie noire se rejoue pour Moussa, ressortissant de Niodior, demeuré sans ressources après son échec dans le football français, qui finit comme esclave sur l'équivalent du bateau négrier pour rembourser le recruteur qui l'a amené en France : « Travailler ! Une fois au bateau, Moussa n'avait fait que cela. Travailler, encore et encore, jusqu'à ce que la nostalgie lui suinte par les pores » (VA, p. 105).

L'île est par ailleurs le terrain privilégié pour l'établissement de zones de contact. Mary Louise Pratt utilise le terme de *contact zone* pour parler de l'espace où des peuples, normalement séparés géographiquement, entrent en relation par le biais de la colonisation². Or, dans *Le Ventre de l'Atlantique*, les zones de contact ne sont pas de simples lieux de rencontre, car l'île occupe une position isolée. Le contact avec la France et le monde en général est donc indirect, filtré par différents médias. L'introduction de la télévision crée la sensation dans la société de Niodior et attire tout naturellement l'attention des habitants. L'appareil de l'homme de Barbès est « une vieille télévision qui, malgré son grésillement, focalise autour d'elle autant de public qu'une salle de cinéma » (VA, p. 15). La communauté de Niodior regarde la télévision à sa façon, ensemble et dehors, et les insulaires peuvent enfin observer les Blancs dont ils ont tant entendu parler : « Pour la première fois de leur vie, la majorité des habitants pouvait [...] voir les Blancs parler, chanter, danser, manger, s'embrasser, s'engueuler, bref, voir des Blancs vivre pour de vrai, là, dans la boîte, juste derrière la vitre » (VA, p. 49). Ce passage souligne le contact indirect et pourtant si fort qu'entretiennent la France et le Sénégal. La France reste encore *la métropole*, le pays de référence par opposition aux territoires colonisés. Le journal télévisé présente la France comme une puissance tutélaire et paternaliste : la France offre un cargo de riz aux populations de l'intérieur en détresse, et ce « grand pays ami de longue date, fait savoir [...] qu'elle s'apprête à reconsidérer prochainement la dette du Sénégal » (VA, p. 50).

Le fait d'avoir inscrit son roman dans une île – et non dans le Sénégal continental – permet à Fatou Diome de dramatiser les limites avec les vagues de l'Atlantique dont le ressac permanent attaque le rivage de l'île où vit retranchée une communauté désireuse d'un ailleurs. Il est vrai que l'île est tout entière définie par la mer : elle existe par et contre elle³. L'île crée finalement un es-

¹ *Ibid.*, p. 7.

² Voir Mary Louise Pratt, *Imperial Eyes : Travel Writing and Transculturation*, Londres & New York, Routledge, 2^e éd., 1992 (2000).

³ La définition la plus habituelle est celle d'une « terre entourée d'eau », mer ou rivière ; « une étendue de terre ferme émergée de façon durable dans les eaux d'un océan, d'une mer, d'un lac ou d'un cours d'eau » (*Robert*).

pace intermédiaire entre les deux continents qui intensifie le tiraillement entre l'attachement aux racines et l'attraction pour l'ailleurs. Par la réminiscence de la tragédie de la Traite réactivée par les pratiques esclavagistes des recruteurs du football, par l'évocation des circuits de l'émigration, Fatou Diome fait de l'île de Niodior un abrégé des problématiques de la mondialisation dans un microcosme travaillé par les flux commerciaux et économiques. L'espace océanique est fondateur du sens du large et l'Atlantique est porteur d'une culture globalisante tandis que la diaspora africaine est désormais installée dans le village global qu'est devenu le monde¹.

Conclusion

En contexte postcolonial, l'île apparaît comme lieu de production et de genèse du texte littéraire, mais sur un monde contestataire, qui unit fermement espace géographique et problématique socio-historique tout en valorisant le contexte anthropologique. L'île se donne comme métaphore sociétale voire anthropologique du microsystème multi-ethnique de Maurice ainsi que du monde traditionnel de Niodior envahi par les vagues de la modernité et les pratiques de la mondialisation.

La configuration topographique insulaire chez Ananda Devi est une manière de représenter une forme d'inconscient à travers l'expression d'un désir féminin barré par les lourdes traditions de la communauté indienne de nature profondément phallogocentrique. L'archétype de l'île chez Fatou Diome, tout en se faisant réminiscence des drames du commerce triangulaire, s'amplifie en archipel, inscrit dans les réseaux de l'émigration et des échanges planétaires. Aux métissages mal assumés ou conflictuels de Maurice correspondent les zones de contact hétérogènes ou anachroniques établies à Niodior. L'île de Maurice et l'île sénégalaise constituent l'avant et le revers d'une même médaille postcoloniale, mosaïque multiculturelle complexe qui peine à faire un tout d'un côté, territoire scindé entre la nécessité de construire une nation chez soi et l'aspiration à l'émigration vers l'Occident de l'autre, avec en point commun, le difficile avènement de la modernité entachée par l'histoire du colonialisme, où la femme a du mal à s'affirmer comme sujet.

Les îles dramatisent la question de l'identité : les racines, l'enracinement (*roots*) et l'errance, l'itinéraire (*route*)² tant pour la communauté mauricienne, produit d'une diaspora ancienne, que pour la société sénégalaise isolée de Niodior aspirée par l'exil vers l'ancienne métropole coloniale. Les océans Atlantique et Indien constituent des puissances qui isolent, mais aussi qui relient en établissant des connexions avec le reste du monde, qui se constitue en un système où les îles se répètent – avec quelques variations – selon une configuration de méta-archipel transculturel pour reprendre la formule d'Antonio Benítez-Rojo, similaire au « chaos spirale de la Voie Lactée » et qui présente la caractéristique de n'avoir « ni frontière ni centre »³.

Yves CLAVARON

¹ Voir Patrice Nganang, *Manifeste d'une nouvelle littérature africaine. Pour une écriture préemptive*, Paris, Homnisphères, coll. « Latitudes noires », 2007, p. 160.

² Cette opposition que l'on trouve déjà chez Paul Gilroy est reprise par Janet Wilson, Cristina Sandru, Sarah Lawson Welsh (dir.), *Rerouting The Postcolonial*, Londres & New York, Routledge, 2010.

³ « the spiral chaos of the Milky Way », « neither a boundary nor a center », Antonio Benítez-Rojo, [*La isla que se repite : para una reinterpretación de la cultura caribeña*, 1989], *The Repeating Island. The Caribbean and the Post-modern Perspective*, traduction James E. Maraniss, Durham & Londres, Duke University Press, 1992, p. 4.